

Nadine Passim

Isidore

Un roman

Et un conte

Rougette et le pèreGranou

viens rêver en mon jardin

Nadine Passim

Un drôle
de phénomène

Isidore

Un roman

Et un conte

Rougette

et le père

Granou

viens rêver en mon jardin

Titres déjà parus en numérique :

Ainsi passaient les jours.

La vie rude des paysans de l'Aveyron d'autrefois.

L'histoire du fils de Malika.

Les péripéties de la vie de Farid à la recherche de sa personnalité.

Titres à venir :

Gély du Jaoul.

La révolte des croquants du Rouergue et du Ségala en 1643.

L'espérance de lendemain.

Les rêves de Lucien à la recherche d'un travail.

Secouons nos souvenirs.

Les rêves d'un retraité, Louis veut refaire sa vie.

La vie un grand tourbillon.

Un bonheur n'arrive jamais seul.
Ah ! enfin, on va pouvoir travailler sérieusement.

Rêvons ensemble

Nadine Passim

Auto édition
La Fouillade 12270

E-mail : nadine.passim@gmail.com

Souvent rêveurs, un peu poètes,
parfois originaux,
très différents les uns des autres,
mais avec toujours de fortes personnalités,
nos facteurs
tiennent une place particulière
dans nos souvenirs,
et pour Isidore,
un ange gardien le protège...
C'est peut-être Justine ?

Isidore

Cela faisait plus d'un mois qu'Isidore Gayraud avait été contraint, par une grande fatigue, d'arrêter la distribution du courrier, et d'envisager de prendre sa retraite. Mais déjà, il s'ennuyait et se levait de plus en plus tard. Tout le monde le regrettait, car il rendait service à l'un ou à l'autre, en apportant un paquet, en faisant une commission. Les vieux l'attendaient pour un coup de main, pour un conseil. On l'accueillait toujours avec des paroles de bienvenues, et tout en parlant du temps, des récoltes, ne pouvant pas refuser, il buvait un ou deux verres. Bien souvent, son vélo zigzagait sur le chemin du retour.

Un drôle de personnage notre facteur ; la casquette sur le côté, un mégot de maïs éteint au coin des lèvres, et le corps penché par le poids de sa sacoche pleine de lettres. Quand Isidore avait trop bu, il bégayait, mais cela ne l'empêchait pas d'être très volubile. Et les dernières tournées, où il fit ses adieux, furent mémorables. C'est certainement un peu pour cela qu'aujourd'hui, son palpitant bégayait également.

Ce matin-là, Isidore assit sur son lit, parcourait le journal. Justine, sa femme, entra dans la chambre

et tout en refermant la porte, l'interpella pour qu'il cesse sa lecture :

- Tu oublies qu'il faut s'occuper de ton dossier de retraite complémentaire !

- Si tu sais ce qu'il faut faire ? Dis le moi. répondit Isidore.

- J'ai besoin que tu me donnes les noms des entreprises où tu as travaillé avant d'être aux P.T.T. expliqua Justine.

- Je me souviens que j'avais rangé des papiers dans une boîte à chaussure. Mais c'est bien loin, il y a peut-être vingt ans.

- Et où veux-tu que je la trouve cette boîte ? Je ne l'ai jamais vue dans la maison.

- Alors, elle est peut-être sur une étagère, au garage.

- Bon, je vais aller voir. dit Justine.

Un quart d'heure plus tard, effectivement, elle revint avec une boîte.

- Ah ! tu as trouvé tout de suite, tu vois, je ne me suis pas trompé.

- Oui, j'en ai bien trouvé une, mais ce n'est pas celle que l'on cherche !

- Qu'est-ce que tu as donc trouvé ? demanda-t-il avec une certaine crainte.

- Tiens, regarde ! C'est plutôt à toi de m'expliquer, d'où proviennent ces lettres ?

Augustou, leur fils, qui devait avoir vingt-quatre ans, venait d'entrer et avait entendu la question de sa mère. Il s'approcha, prit la boîte en carton, la soupesa, puis vint s'asseoir à côté de son père, et tout en faisant des mimiques exprimant sa stupéfaction, il fit sauter les enveloppes avec le bout de son pouce.

- Quand même ! Je trouve cela extraordinaire ! Alors, pendant des années... Tu as gardé toutes ces lettres... Réponds-moi quelque chose ? s'insurgeait Justine en faisant de grands gestes. Pendant qu'Isidore, bouche bée, regardait toute cette correspondance avec émotion.

Augustou se mit à rire et déclara en présentant la boîte à son père :

- Je suis certain qu'il y a des histoires étonnantes là dedans ?

Après quelques secondes de silence, Isidore se décida à tirer une lettre et dit à sa femme :

- Ah ! celle-là je m'en souviens, elle ne date que de quelques mois, mais avec une adresse comme ça, que voulais-tu que je fasse ?

Justine, malgré l'écriture malhabile, put lire ceci :
Je confie ma lettre à Isidore, notre facteur, pour qu'il la porte au père Noël.

Augustou décacheta l'enveloppe, et comme son père attendait la suite, il continua la lecture :

Cher petit papa Noël.

J'ai bien travaillé à l'école, et je commence à écrire. Mon jeune chien, en s'amusant, m'a abîmé ma poupée. C'est pour ça que je te demande de m'apporter une petite poupée avec une robe rouge.

Je te fais de grosses bises, Sophie.

Chaque fois que j'arrivais, elle me tenait la conversation comme une petite femme. Pour six ans, elle sait ce qu'elle veut cette gamine. dit Isidore.

Cette lettre était confiée à tes bons soins. Alors, ne l'oublie pas, et quand tu iras mieux, il faudra aller lui dire que tu as bien expédié sa lettre. dit Justine à son mari.

C'est une bonne idée, reconnut Isidore, mais je ne peux pas y aller les mains vides.

- Tu pourrais lui apporter des bonbons ? lança Augustou en quittant la chambre.

- Dans le grenier, il y a bien ta vieille poupée. On pourrait lui donner ? proposa Isidore à sa femme.

- Je ne sais pas dans quel état elle est. répondit Justine.

- L'année passée, je l'avais rangé dans la malle. Tu la retrouveras sûrement. Et tu pourrais lui coudre une petite robe rouge ? Qu'est-ce que tu en penses ?

- Tes idées de père Noël, c'est encore du travail en plus, et pour moi bien sûr.

- On peut bien faire ça pour les Michaud. Je les connais depuis si longtemps. Insista Isidore jusqu'à ce que Justine finisse par monter au grenier. Quelques minutes plus tard, elle ramenait la poupée en disant à son mari : je la croyais en plus mauvais état. Elle a une jolie tête en porcelaine. Regarde, ses yeux s'ouvrent et se ferment. En la nettoyant, elle sera présentable.

- Tu vois, je m'en souvenais. dit Isidore.

- Je rencontre madame Michaud, presque tous les jours, quand elle sera prête, je la lui donnerai. dit Justine qui s'était laissé convaincre.

- Non, j'irai la porter, pour voir la joie de la petite.

Quelques jours plus tard, en fin d'après-midi, la poupée étant restaurée par les mains habiles de Justine, Isidore se vêtit chaudement de son caban bordeaux, presque rouge, et partit son paquet sous le bras. En arrivant devant le portail, il monta les trois marches du perron et sonna à la porte.

- Tiens, notre facteur. Tu nous apportes le calendrier ? demanda le père Michaud.

Isidore leur expliqua toute son histoire, pendant que madame Michaud, comme d'habitude, leur servait du vin rosé, quand tout à coup, elle eut une inspiration et déclara :

- Avec votre caban, vous êtes presque le père Noël... Laissez-moi faire, vous allez voir.

Avec du coton et des épingles, elle accrocha un bourrelet autour de la capuche d'Isidore, en mit aussi sur ses sourcils, sur sa moustache, et arriva à lui faire tenir une grande barbe. En rien de temps, notre facteur fut transformé.

- C'est la gosse qui va être étonnée. dit le père Michaud en le poussant vers la chambre de Sophie, et il ajouta :

- Tu avais écrit au père Noël... Et bien, regarde ce qui nous arrive.

Isidore lui donna le paquet, et pour l'aider à défaire le nœud de la ficelle, se mit à genoux.

Sans pouvoir dire un mot, Sophie souleva le couvercle et aperçut, bien entourée de papier de soie, la poupée qui dormait. Alors, avec des gestes maternels, elle la sortit, la prit dans ses bras, tout en regardant ses parents et le père Noël avec des yeux émerveillés.

Maintenant, Isidore, assis sur la moquette, discutait avec la gosse :

- Tu sais, son voyage a été certainement très long. Elle doit avoir sommeil.

- Regarde ! dit en souriant madame Michaud à son mari, il s'amuse autant que la petite.

Quand la poupée fut couchée, Isidore embrassa Sophie, et lui expliqua que le père Noël avait énormément de travail pour apporter tous les jouets.

De retour à la cuisine, Isidore se retira les épingles qui tenaient le coton, mais des fibres restèrent incrustées dans sa barbe. Madame Michaud remplit les verres de vin, que les hommes vidèrent tout en discutant. Puis, Isidore leur dit au revoir. En le regardant s'éloigner, le père Michaud dit à sa femme :

- Tu as vu ! Il lui reste du coton sur le visage et sur sa capuche. Notre pauvre facteur ne tient plus le coup, il est ivre avec deux verres de vin.

Quand Isidore arriva sur la place, il fut interpellé par des amis :

- Hé ! où vas-tu comme ça ? Ce n'est pas carnaval.

- Peut-être, mais il faut bien s'amuser un peu. rétorqua Isidore sans trop comprendre la question.

- Depuis quelque temps, tu te fais rare, on ne te voit plus. Allez viens ! On va bavarder chez Léon, il fera meilleur qu'ici.

Mais dès leur entrée dans le bistrot, ils furent entourés par une dizaine de lurons, qui, voyant Isidore déguisé en père Noël, lui firent une bonne réception.

- Macaniche ! Depuis qu'on ne t'a pas vu, tu as pris des galons ! Ça s'arrose, Léon, verse-nous à boire !

Chaque fois, l'anisette se vidait avec des claquements de langues, et les verres étaient reposés avec des sonorités qui rythmaient chaque tournée. Dans la salle enfumée, où chacun lançait sa plaisanterie, Léon, le torchon sur l'épaule, attendait le signal. Ce fut le boucher qui cria :

- C'est la mienne ! Isidore, tu ne peux pas partir !

Les verres étaient rapidement remis en ligne, et Léon, d'un seul jet, sans relever la bouteille, les remplissait.

- Raconte-nous pourquoi tu es déguisé en père Noël. On n'a pas encore compris ? demanda le boulanger.

Les tournées s'additionnant, Isidore, rouge comme une pivoine, avait des difficultés à s'exprimer.

- Vous ne voyez pas qu'il n'est pas bien ! déclara l'épicier en le prenant par le bras. Allez facteur, viens t'asseoir sur la terrasse, ça ira mieux avec un peu d'air frais.

En titubant, Isidore, blanc comme un linge, sortit du café et s'affala sur une chaise, où il resta un bon moment entouré par tous ses amis. Enfin, quand il se sentit capable de marcher, l'épicier et le boulanger le soutenant comme ils pouvaient, partirent péniblement rejoindre son domicile.

- Bonsoir madame Gayraud, nous avons trouvé Isidore assis sur un banc, à côté de l'église, et

comme il ne se sentait pas très bien, nous avons préféré vous le ramener.

- Il ne faut pas me raconter des sornettes ! Ça ne marche pas, c'est plutôt de chez Léon que vous venez ! répondit Justine.

Ils accompagnèrent Isidore jusqu'à sa chambre, et l'aidèrent à s'allonger sur le lit, pendant que Justine continuait à leur dire ce qu'elle pensait : je vous connais, ce n'est pas la première fois que vous me racontez des histoires !

Notre facteur, choqué par les conséquences de la lecture de cette première lettre, eut une aggravation de ses malaises. Alors, Isidore bien au chaud dans son lit, se laissa vivre et dorloter par sa femme.

La boîte en carton, qui contenait bien une trentaine de lettres, resta sur la commode. Ils n'osaient plus y toucher. Mais Justine continuait d'harcéler son mari :

- Je savais que tu étais négligent. Mais enfin ! Est-ce que tu te rends compte ? Garder des lettres... C'est monstrueux !

- Je le sais bien, tu n'as pas besoin de me le répéter, cela me tracasse assez, avoua Isidore.

- Ah ! au moins tu le reconnais... C'est une chose très grave ! Insista Justine. Puis, prenant la boîte, elle s'approcha du lit : et s'il y avait dans une de ces lettres une réponse que quelqu'un attendait ?

- Parfois, j'hésitais avant de mettre une lettre, expliqua Isidore, je me disais ; c'est peut-être du bonheur que j'apporte. Mais, à l'idée que cela pouvait être une mauvaise nouvelle, du malheur que j'allais provoquer, ça me paralysait.

Tout en écoutant ces mots, Justine, sans s'en rendre compte, fit glisser lentement une enveloppe, commença à la décacheter, et retira délicatement plusieurs feuilles d'un beau papier bleuté, qu'elle passa à son mari, qui, ébahi, les examina avec un certain plaisir, puis les rendit à sa femme en lui disant :

- tu sais bien que ma vue a baissé. Je préfère que tu me la lises. Et il se cala confortablement sur son oreiller pour l'écouter :

Ma chère maman.

Je t'ai promis de t'écrire pour te raconter notre installation. Et ce matin, j'ai un moment, alors je prends ma plume.

Ici, nous avons un grand soleil toute la journée, et c'est bien agréable. Mais les premiers jours ont été pénibles. J'ai eu du mal à m'accoutumer au vent qui souffle presque continuellement. La grande lumière est aussi fatigante, et la vision de la nature en est changée, la forte luminosité nous empêche de regarder les choses avec précision.

Enfin, je commence à m'habituer. Et le temps passe, cela fait déjà un mois que nous sommes

arrivés. Jean, ton beau-fils, s'est bien intégré à son nouveau travail et c'est le principal. Il a été accueilli avec beaucoup de bienveillance par le personnel. C'est toujours ingrat d'arriver comme directeur dans une usine qu'on ne connaît pas. Hier soir, au téléphone, tu m'as demandé de te raconter les péripéties de notre vie en province. Je vais essayer :

L'appartement meublé que nous louons à côté de l'usine, n'est pas très grand, mais cela nous dépanne. Et nous passons nos week-ends à chercher une villa qui puisse nous convenir. Depuis dimanche, il y a du nouveau. Oui, il se peut qu'une agence nous ait trouvé la maison de campagne de nos rêves. Pour la visiter, nous avons suivi une route qui serpentait à travers les pinèdes, et apercevant le mas, on n'en croyait pas nos yeux. Un vieux crépi de chaux, ocré, brillait au soleil. De belles pierres que l'on voyait à travers le verger en fleurs, étaient caressées par de hautes herbes parsemées de coquelicots. Plusieurs toits de tuiles romanes rouges dominaient l'ensemble, et les branches d'un figuier s'étalaient à côté d'une murette de pierres sèches. Nous étions éblouis.

Un peu plus loin, une grange avec un bout de terrain, où des pins parasols apportaient de l'ombre. Les cigales chantaient. Nous avons ouvert le portail de bois avec une grande émotion. C'était